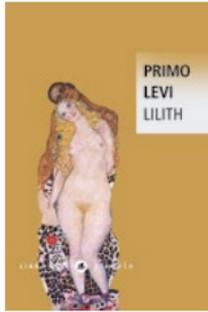


**PRIMO
LEVI
LILITH**



LIANA LEVI  *piccolo*



Les nouvelles réunies dans ce recueil sont très diverses. Quelques-unes se réfèrent à la vie quotidienne dans les camps de concentration. Pour Primo Levi, le camp n'est qu'un miroir du monde, et, là comme ailleurs, l'homme, qu'il soit détenu ou tortionnaire, révèle ses différentes facettes. Et d'une expérience qui aurait pu n'être que destructrice, l'auteur tire une leçon de tolérance et d'humour. Dans les autres nouvelles, les sources d'inspiration sont variées, mais Primo Levi pose toujours un regard tendre et interrogateur sur les hommes et l'univers qui les entoure.

PRIMO LEVI, grand écrivain italien, est né à Turin en 1919. Déporté à Auschwitz pendant la guerre, témoin majeur de l'expérience concentrationnaire, il met fin à ses jours en 1987. *Si c'est un homme* demeure le livre le plus fort sur l'expérience des camps de la mort. Dans tous ses écrits, il ne cessera de s'interroger sur l'énigmatique comportement des hommes.

« Un écrivain à la prose cristalline, à l'intelligence aigüe, un homme d'une culture magnifique. » *Le Monde*

« L'importance de Primo Levi n'est pas politique. Elle est historique et morale. » Ferdinando Camon, *Libération*

Primo Levi

Lilith
ET AUTRES NOUVELLES

Traduit de l'italien par Martine Schruoffeneger

LIANA LEVI  *piccola*

Sommaire

Passé proche

Capaneo

Le jongleur

Lilith

Un disciple

Le sceau

Le gitan

Le chantre et le vétéran

Histoire d'Avrom

Assez de fictions

Le retour de César

Le retour de Lorenzo

Le roi des Juifs

Futur antérieur

Une étoile tranquille

Les gladiateurs

La bête dans le temple

Dysphylaxie

Les constructeurs de ponts

Self-control

Les fils du vent

La fugitive

« Chère maman »
En temps voulu
Tantale
Les sœurs du marais
Un testament

Indicatif présent

Les sorciers
Le défi de la molécule
La vallée de Guerrino
La fille du livre
Hospitalité
Décodage
Week-end
L'âme et les ingénieurs

Passé proche

Capaneo

Il était aussi impossible d'aimer Valerio que de le détester : son incapacité, son infériorité étaient telles que les premiers contacts suffisaient à l'exclure du cercle normal des relations humaines. Il avait été petit et gros : petit il l'était toujours, et la peau flasque de son visage et de son corps témoignait mélancoliquement de son embonpoint de naguère. Nous avons travaillé longtemps dans la boue polonaise. Il nous était arrivé à tous de tomber dans la boue épaisse et gluante du chantier, mais par ce reste de fierté animale qui subsiste au fond de l'homme le plus misérable, nous nous efforcions d'éviter les chutes, ou du moins d'en limiter les effets ; car un homme qui tombe, un homme à terre est un homme en danger : il réveille des instincts féroces et excite le rire avant la pitié. Mais Valerio, lui, tombait constamment, plus que tout autre. Il suffisait du moindre heurt, et de moins encore ; parfois même il était manifeste qu'il s'y laissait tomber exprès, dans la boue, pour peu que quelqu'un le rudoyât ou fit mine de le frapper : de toute sa modeste hauteur il croulait dans la terre molle, comme s'il se fût agi d'un sein maternel, comme si pour lui, à l'instar de ceux qui marchent sur des échasses, la position verticale eût été toute provisoire. La boue était son refuge, sa défense

putative. Il était le bonhomme de boue, la couleur boue était sa couleur. Il le savait ; le peu de lucidité que lui avaient laissé les souffrances qu'il endurait lui disait qu'il était risible.

Et il en parlait, car il était loquace. Il racontait interminablement ses déboires, chutes, gifles et persécutions comme un pauvre polichinelle : sans jamais tenter de sauver la moindre parcelle de lui-même, de laisser dans l'ombre les détails les plus humiliants, mais soulignant au contraire le côté bouffon de ses mésaventures, avec, ici et là, un goût de la mise en scène où perçait la jovialité de l'ancien bon vivant. Ceux qui connaissent ce genre d'hommes savent que ce sont des flatteurs, naturellement et sans préméditation. Si nous nous étions rencontrés dans la vie normale, je ne sais pas ce qu'il aurait trouvé à admirer en moi ; là-bas, tous les matins, il louait ma bonne mine. J'avais beau ne pas lui être très supérieur, il m'inspirait à la fois de la pitié et une vague répugnance ; mais la pitié de ce temps-là, demeurant sans effet, se dissipait aussitôt conçue comme fumée au vent, et laissait dans la bouche un inutile goût de faim. Comme tout le monde, sans toujours me l'avouer, je cherchais à l'éviter : il était dans un état de besoin trop criant, et quiconque est dans le besoin est un peu notre créancier.

Par une sombre journée de septembre, les sirènes de l'alarme aérienne, avec leurs longues plaintes alternées de bête blessée, retentirent sur le chantier. Ce n'était pas nouveau, et j'avais une cachette à moi : un boyau souterrain où étaient empilés des ballots de sacs vides. Je descendis et y trouvai Valerio ; il m'accueillit avec une cordialité verbeuse mal payée de retour, et,

tandis que je m'assoupissais déjà, entama sans plus attendre le récit de ses lamentables aventures. Dehors, le hurlement tragique des sirènes avait fait place à un silence lourd de menaces, lorsque tout à coup un bruit de pas se fit entendre au-dessus de nos têtes, et nous vîmes aussitôt après se profiler au sommet de l'échelle la silhouette noire et imposante de Rappoport, un seau à la main.

– *Italiani!* s'exclama-t-il dès qu'il nous eut aperçus. Et il lâcha le seau qui dégringola avec fracas le long de l'échelle.

Ce seau avait contenu de la soupe, mais il était vide et presque reluisant. Nous en tirâmes quelque reste, Valerio et moi, en raclant soigneusement le fond et les bords avec notre cuillère, qu'en ce temps-là, prêts à parer à toute éventualité, nous portions sur nous jour et nuit comme les Templiers leur épée. Rappoport, entre-temps, était majestueusement descendu jusqu'à nous : il n'était pas homme à offrir de la soupe, ni à en quémander.

Rappoport pouvait avoir dans les trente-cinq ans. D'origine polonaise, il avait fait des études de médecine à Pise, où il avait obtenu son diplôme : d'où sa sympathie pour les Italiens et sa dissymétrique amitié avec Valerio, qui, lui, était né à Pise. Rappoport était un homme admirablement armé. Rusé, violent et allègre comme les flibustiers de jadis, il n'avait pas eu de mal à se délester en bloc de tout ce qui, de son éducation en société, lui apparaissait superflu. Il vivait au camp comme un tigre dans la jungle : abattant et rançonnant les plus faibles, évitant les plus forts ; prêt à corrompre, à voler, à jouer des poings, à se serrer la ceinture, à mentir ou à flatter, selon les circonstances. C'était

un ennemi, mais ni lâche ni déplaisant. Il descendit lentement de l'échelle, et quand il fut près de nous, nous n'eûmes plus de doute sur ce qu'était devenu le contenu du seau. C'était une de ses spécialités : au premier signe d'alarme aérienne, dans l'émoi général, il se précipitait aux cuisines du chantier et filait avec son butin avant le passage de la ronde. Rappoport l'avait déjà fait trois fois sans encombres ; à la quatrième, en bandit avisé qu'il était, il s'était tenu coi, ne quittant pas son équipe pendant la durée de l'alarme. Lilienthal, qui avait voulu l'imiter, avait été pris sur le fait et pendu publiquement le jour suivant.

– Salut, les Italiens, dit-il, ciao Pisan.

Puis ce fut à nouveau le silence ; nous étions allongés côte à côte sur les sacs, et bientôt Valerio et moi glissions déjà dans un demi-sommeil fourmillant d'images. Nous n'avions pas besoin de la position horizontale pour cela : il nous arrivait durant les pauses de nous endormir debout. Ce n'était pas le cas de Rappoport qui, tout en détestant travailler, était un de ces tempéraments sanguins qui ne supportent pas l'inaction. Il tira un canif de sa poche et se mit à l'aiguiser sur une pierre, crachant dessus de temps en temps. Mais ça ne lui suffisait pas. Il apostropha Valerio, qui ronflait déjà :

– Réveille-toi, mon gars : de quoi tu as rêvé ? de raviolis, pas vrai ? et de chianti : celui de la cantine de la rue des Mille, à six cent cinquante lires. Et les biftecks, hein !, *psza crew*, les biftecks du marché noir qui débordaient de l'assiette ; ça c'était un pays, l'Italie. Et la Marguerite...

Il fit une moue de connaisseur et se donna une grande claque sur la cuisse. Valerio s'était réveillé, et restait là, accroupi, un sourire figé sur son petit faciès

terreux. Presque personne ne lui adressait la parole, mais je ne crois pas qu'il fût en mesure d'en souffrir beaucoup; Rappoport était le seul qui lui parlait souvent, se laissant aller à la dérive des souvenirs pisans avec un abandon sincère. Pour moi, il était clair qu'aux yeux de Rappoport Valerio n'était qu'un prétexte à ces moments de vacances mentales; mais pour Valerio c'étaient là des gages d'amitié, de la précieuse amitié d'un puissant, généreusement dispensée à lui Valerio, d'homme à homme sinon d'égal à égal.

– Mais comment, tu ne connaissais pas la Marguerite? Tu n'as jamais couché avec? Mais qu'est-ce que c'est que ce Pisan! Une femme à réveiller les morts: gentille et propre le jour, et la nuit, une véritable artiste...

Juste à ce moment-là, un sifflement fusa, puis un autre encore. On avait l'impression qu'ils naissaient très très loin, puis qu'ils fondaient sur nous comme une locomotive emballée: la terre trembla, un instant les travées de béton du plafond vibrèrent comme si elles étaient en caoutchouc, et enfin ce furent les deux explosions, suivies d'une pluie de gravats et, en nous, ce délicieux relâchement qui succède au spasme. Valerio s'était traîné dans un coin et, le visage enfoui dans son coude comme pour se protéger d'une gifle, priait à voix basse.

À nouveau, un sifflement monstrueux jaillit. Les nouvelles générations occidentales ne connaissent pas ces sifflements si caractéristiques: ils n'étaient certainement pas fortuits, il faut que quelqu'un les ait voulus ainsi, pour donner aux bombes une voix qui exprime toute leur soif et leur menace. Je me laissai rouler au bas des sacs, contre le mur: ce fut

l'explosion, toute proche, presque physique, puis le souffle puissant du déplacement d'air. Rappoport riait à se décrocher la mâchoire.

– Tu as fait dans ta culotte, hein, Pisan ? pas encore ? Attends un peu, le plus beau n'est pas encore arrivé.

– Tu as les nerfs solides, lui dis-je, tandis que, de mes souvenirs de lycée, affleurait, pâlie comme une incarnation antérieure, la silhouette fanfaronne de Capaneo¹, qui du fond de l'enfer défie Jupiter et se rit de ses foudres.

– Ce n'est pas une question de nerfs, mais de théorie, de comptabilité : c'est mon arme secrète.

Or, en ce temps-là, j'étais fatigué, d'une fatigue déjà ancienne, incarnée, que je croyais irrémédiable. Ce n'était pas la fatigue que nous connaissons tous, qui se dépose sur le bien-être et l'étreint comme une paralysie temporaire, c'était un manque définitif, une amputation. Je me sentais vidé, comme un fusil déchargé, et Valerio était comme moi, même s'il en avait moins conscience, et tous les autres aussi. La vitalité de Rappoport, qu'en d'autres circonstances j'aurais admirée (comme je l'admire aujourd'hui), m'apparaissait fastidieuse, insolente : si notre peau ne valait pas trois sous, la sienne, tout polonais et repu qu'il était, ne valait guère plus, et il était irritant qu'il ne voulût pas le reconnaître. Quant à son histoire de théorie et de comptabilité, je n'avais pas envie de l'entendre. J'avais autre chose à faire : dormir, si les seigneurs du ciel me le permettaient ; sinon, ruminer ma peur en paix, comme j'en avais le droit.

1. Personnage de la *Divine Comédie* (Enfer, chant XIV).

Mais il n'était pas facile de réprimer Rappoport, de l'éluder ou de l'ignorer.

– Qu'est-ce que vous avez à dormir ? Moi, je m'apprête à faire mon testament, et vous vous dormez. Ma bombe est peut-être déjà en route, et je ne veux pas laisser passer l'occasion. Si j'étais libre, j'aimerais écrire un livre où je mettrais ma philosophie : en attendant, je ne peux que la raconter aux deux pauvres bougres que vous êtes. Si ça vous sert, tant mieux ; sinon, et si vous vous en tirez et pas moi – ce qui serait plutôt drôle – vous pourrez la répéter autour de vous, ça fera toujours l'affaire de quelqu'un. Encore que ça me soit plutôt égal : je ne me sens pas une âme de bienfaiteur. Eh bien voilà : tant que j'ai pu, j'ai bu, j'ai mangé, j'ai fait l'amour, j'ai quitté la Pologne plate et grise pour votre Italie ; j'ai étudié, j'ai appris, j'ai voyagé et j'ai vu. J'ai tenu les yeux bien ouverts, je n'ai pas perdu une miette ; j'ai été zélé, je ne crois pas qu'on aurait pu faire plus ni mieux. Ça m'a réussi, j'ai accumulé beaucoup de bien, et ce bien n'a pas disparu, il est en moi, en lieu sûr : je ne le laisse pas moisir. Je l'ai conservé. Personne ne peut me l'enlever. Et puis je me suis retrouvé ici : je suis ici depuis vingt mois, et depuis vingt mois je tiens mes comptes. Ça cadre, j'ai une bonne marge d'actif devant moi. Pour déranger ma comptabilité, il faudrait encore plusieurs mois de camp, ou plusieurs jours de torture. Et d'ailleurs – et il se caressa amoureusement l'estomac –, avec un peu d'initiative, même ici, de temps en temps, on peut trouver un bon morceau. Donc, dans la regrettable éventualité où l'un de vous me survivrait, vous pourrez raconter que Léon Rappoport a eu sa part, qu'il n'a laissé ni dettes ni créances, qu'il n'a pas pleuré et n'a pas demandé pitié. Si dans l'autre monde

je rencontre Hitler, je lui cracherai à la figure de plein droit...

Une bombe tomba non loin de là, suivie d'un grondement d'avalanche: un des entrepôts avait dû s'effondrer. Rappoport dut presque crier:

– ... parce qu'il ne m'a pas eu!

J'ai revu Rappoport une seule fois, l'espace de quelques minutes, et c'est cette dernière image que j'ai gardée de lui, nette comme un instantané. C'était en 1945: j'étais malade, je me trouvais à l'infirmerie, et de ma couchette, je pouvais voir une portion de route entre deux baraques. La neige avait été déblayée pour faciliter le passage aux aides infirmiers qui transportaient à tout instant des morts ou des blessés. Un jour je vis passer un couple de ces brancardiers et l'un d'eux me frappa par sa haute taille et son obésité imposante, péremptoire, inusitée en ces lieux. Je reconnus Rappoport, descendis à la fenêtre et frappai à la vitre. Il s'arrêta, m'adressa une grimace complice, et me salua d'un grand geste du bras, qui fit dangereusement basculer son triste fardeau.

Deux jours plus tard, le camp fut évacué, dans les effroyables circonstances que l'on sait. J'ai des raisons de penser que Rappoport n'a pas survécu; aussi ai-je cru bon de m'acquitter de mon mieux de la mission qui m'avait été confiée.

Le jongleur

Nous les appelions les «Grüne Spitzen» (les «pointes vertes»), les criminels de droit commun, les «Befauer» (du sigle BV qui servait à leur désignation officielle, et qui était déjà l'abréviation de quelque chose comme «prisonniers en détention préventive à terme»): nous vivions avec eux, nous leur obéissions, nous les craignions et nous les détestions, mais de ce qu'ils étaient nous ne savions presque rien, comme aujourd'hui même, du reste, on n'en sait pas grand-chose. Ils étaient les «triangles verts», les Allemands déjà détenus dans les prisons ordinaires, et à qui, selon de mystérieux critères, on offrait la possibilité de purger leur peine dans un camp plutôt qu'en prison. En général, c'était de la racaille; beaucoup se vantaient de vivre mieux au camp que chez eux, ayant, en plus du plaisir de commander, la haute main sur les rations qui nous étaient destinées; beaucoup étaient des assassins au sens strict du mot, n'en faisaient pas mystère et le prouvaient par leur comportement.

Eddy (probablement un nom de guerre) était un triangle vert, mais pas un assassin. Il avait deux métiers: jongleur, et cambrioleur à temps perdu. En juin 1944, il devint notre Kapo en second, et se fit immédiatement remarquer pour ses qualités peu communes. Il était

d'une beauté éblouissante : blond, de taille moyenne mais mince, robuste et d'une souplesse extraordinaire ; des traits nobles, et une peau claire à en être transparente ; il ne devait pas avoir plus de vingt-trois ans. Il se fichait de tout et de tous, des SS, du travail, de nous ; son air à la fois serein et absorbé attirait l'attention. Il devint célèbre le jour même de son arrivée : tout nu dans la salle de douches, après s'être soigneusement lavé avec une savonnette parfumée, il posa cette dernière au sommet de son crâne – rasé comme tous les nôtres –, puis, penché en avant et imprimant à son dos, imperceptiblement, des ondulations savantes et précises, il fit glisser la somptueuse savonnette de sa tête à son cou, et de là, petit à petit, tout le long du dos, jusqu'au coccyx d'où il la fit tomber dans sa main. Deux ou trois d'entre nous applaudirent, mais lui ne daigna pas le remarquer et s'en alla se rhabiller, nonchalant et distrait.

Au travail, il était imprévisible. Parfois il travaillait comme quatre, mais ne manquait pas, même dans les besognes les plus ingrates, de révéler à l'improviste sa virtuosité de professionnel. Il était en train de déblayer de la terre, et le voilà qui s'interrompait brusquement, empoignait la pelle comme une guitare, et improvisait dessus une chansonnette, s'accompagnant d'un caillou qu'il grattait tantôt sur le manche tantôt sur le fer. Occupé à transporter des briques, il s'en revenait de son pas insouciant et léger, lorsque tout à coup il tourbillonnait en un rapide saut périlleux. Certains jours, en revanche, il restait tapi dans un coin sans remuer le petit doigt ; mais justement parce qu'il était capable de ces prouesses extraordinaires, personne n'osait rien lui dire. Ce n'était pas un exhibitionniste : tout à ses jeux,

il ne s'occupait pas du public ; il semblait bien plutôt soucieux de les porter à la perfection, les recommandant, les améliorant, comme un poète qui ne cesse de se corriger. Parfois nous le voyions qui partait à l'aventure parmi les morceaux de ferraille éparpillés sur le chantier : il ramassait un cerceau, une baguette, un bout de tôle, il les tournait et retournait attentivement dans ses mains, les mettait en équilibre sur un doigt, les faisait virevolter en l'air, comme s'il voulait en pénétrer l'essence, et construire avec un nouveau jeu.

Un jour, il arriva un wagon plein de tubes de carton, semblables à ceux autour desquels on enroule les pièces d'étoffe, et notre équipe fut désignée pour aller les décharger. Eddy me conduisit dans un entrepôt au sous-sol, installa sous le soupirail un toboggan de bois sur lequel mes camarades devaient faire descendre les tubes, me montra comment je devais faire pour les empiler correctement contre les murs, et s'en alla. Du soupirail, je pouvais voir mes camarades, tout contents d'un travail aussi inhabituellement léger, mais mal assurés et embarrassés dans leurs mouvements, qui faisaient le va-et-vient entre le wagon et l'entrepôt, transportant de vingt à trente tubes par voyage ; Eddy, lui, en portait tantôt peu, tantôt beaucoup, mais jamais au hasard. À chaque voyage, il étudiait des structures et des architectures nouvelles, fragiles et symétriques comme des châteaux de cartes ; il fit même un voyage en faisant voltiger en l'air quatre ou cinq tubes, comme font les jongleurs avec leurs balles de caoutchouc.

Je me trouvais seul dans cette cave, et j'avais hâte d'accomplir une opération importante. Je m'étais procuré une feuille de papier et un bout de crayon, et depuis plusieurs jours j'attendais l'occasion propice

pour écrire le brouillon d'une lettre, en italien naturellement, que je devais remettre à un ouvrier italien qui l'aurait recopiée, signée de son nom et expédiée à ma famille en Italie: en effet, il nous était sévèrement interdit d'écrire, et j'étais sûr qu'avec un peu de réflexion je trouverais le moyen de rédiger un message suffisamment clair pour eux, et en même temps assez innocent pour tromper l'attention de la censure. Je ne devais me faire voir de personne, car le seul fait d'écrire était par lui-même suspect (pour quelle raison, et à qui, l'un de nous aurait-il dû écrire?), et le camp et le chantier pullulaient de délateurs. Après avoir travaillé une petite heure à mes tubes, je me sentis assez tranquille pour commencer le brouillon: les tubes arrivaient par le toboggan à intervalles espacés, et dans la cave aucun bruit suspect ne se faisait entendre.

J'avais mal fait mon compte: le pas silencieux d'Eddy me surprit. Quand je m'aperçus de sa présence, il avait déjà les yeux sur moi. Instinctivement, ou plutôt bêtement, je lâchai ce que j'avais dans la main: le crayon tomba, mais le papier descendit à terre en planant comme une feuille morte. Eddy se précipita pour le ramasser, puis il m'envoya une forte gifle qui me fit tomber par terre. Mais voilà, au moment même où j'écris cette phrase, au moment où je tape le mot « gifle », je m'aperçois que je mens, ou du moins que je communique au lecteur des émotions et des informations faussées. Eddy n'était pas une brute, son intention n'était ni de me punir ni de me faire souffrir, et au camp, donner une gifle avait un sens très différent de celui qu'il pourrait avoir pour nous, ici et maintenant. Ça avait un sens, justement, c'était à peine un peu plus qu'une façon de s'exprimer; dans ce contexte-là, ça

voulait dire à peu près « attention à toi, tu viens d'en faire une belle, peut-être que tu ne t'en rends pas compte, mais tu es en train de risquer gros, et tu me fais risquer gros à moi aussi » ; mais entre Eddy, cambrioleur et jongleur allemand, et moi, jeune Italien sans expérience, et de surcroît troublé et désarmé, de tels propos auraient été inutiles, incompréhensibles (ne serait-ce que pour des raisons linguistiques), déplacés, périphrastiques.

C'est bien pourquoi les coups de poing et les claques allaient bon train entre nous : c'était notre langage de tous les jours, et nous avons vite appris à distinguer les coups « expressifs » des autres coups, portés par sadisme, pour provoquer la souffrance et l'humiliation, et qui entraînaient souvent la mort. Une gifle comme celle d'Eddy avait quelque chose de la tape qu'on donne au chien, ou des coups de bâton qu'on donne à l'âne pour donner ou renforcer un ordre ou une défense : à peine un peu plus, en somme, qu'une communication non verbale. De toutes les souffrances du camp, les coups de ce genre étaient de loin les moins pénibles ; ce qui revient à dire que notre mode de vie n'était pas très différent de celui des chiens et des ânes.

Il attendit que je me relève et me demanda à qui j'écrivais. Je lui répondis dans mon mauvais allemand que je n'écrivais à personne : j'avais trouvé un crayon par hasard, et je m'étais mis à écrire par caprice, par nostalgie, par rêve ; je savais bien qu'il était interdit d'écrire, mais je savais aussi qu'il était impossible de faire partir une lettre d'ici ; je lui assurai que je n'aurais jamais osé enfreindre le règlement du camp. Évidemment, Eddy ne me croyait pas, mais il fallait bien que je lui dise quelque chose, ne fût-ce que pour l'apitoyer : s'il me

dénonçait à la Section politique, c'était la pendaison qui m'attendait, je le savais, et avant la pendaison un interrogatoire (et quel interrogatoire !) pour identifier mon complice, et peut-être même pour me faire dire l'adresse du destinataire en Italie. Eddy me regarda d'un drôle d'air ; puis il me dit de ne pas bouger, qu'il serait de retour dans une heure.

L'heure fut longue. Eddy revint à la cave tenant en main trois feuilles de papier, dont la mienne, et je lus immédiatement sur son visage que j'avais évité le pire. Il ne devait pas être né d'hier, cet Eddy, ou peut-être son passé mouvementé lui avait-il enseigné les principes fondamentaux du sinistre métier de garde-chiourme : il avait cherché parmi mes camarades non pas *un* mais *deux* hommes connaissant l'allemand et l'italien, et il leur avait fait traduire mon message en allemand, à chacun séparément, en les avertissant que si les deux traductions ne concordaient pas, il les dénoncerait à la Section politique en même temps que moi.

Il me tint un discours difficile à restituer. Il me dit que j'avais eu de la chance, les deux traductions concordaient et le texte n'était pas compromettant. Que j'étais fou : c'était la seule explication possible, il n'y avait qu'un fou pour imaginer de mettre en jeu sa propre vie, celle du complice italien que j'avais certainement, celle de ma famille en Italie, et par-dessus le marché sa carrière de Kapo. Il me dit que cette giflle avait été méritée, et même que j'aurais dû le remercier parce que ç'avait été une bonne action, de celles qui mènent au Paradis, et lui, de profession « Strassenräuber », voleur de rue, il en avait bien besoin, de faire des bonnes actions. Qu'enfin il ne donnerait pas suite à la plainte, mais qu'il ne savait pas très bien pourquoi lui-même :

peut-être justement parce que j'étais fou, mais c'est vrai, les Italiens sont tous fous, c'est bien connu, tout juste bons à chanter et à s'attirer des ennuis.

Je ne crois pas avoir remercié Eddy, mais depuis ce jour-là, sans me sentir positivement attiré par mes « collègues » les triangles verts, il m'est arrivé plus d'une fois de me demander quelle substance humaine il pouvait bien y avoir derrière leur symbole, et de regretter qu'aucun membre de cette équivoque brigade n'ait – que je sache – raconté son histoire. J'ignore ce qu'est devenu Eddy. Peu de temps après l'incident que je viens d'évoquer, il disparut pendant quelques jours ; puis nous le revîmes un soir, debout dans le couloir qui sépare les barbelés de la clôture électrifiée, un écriteau au cou portant l'inscription « Urning », pédéraste ; mais il ne semblait ni affligé ni soucieux. Il assistait à notre défilé de troupeau d'un air absent, insolent et indolent, comme si rien de ce qui se passait autour de lui ne le concernait.

Lilith

En l'espace de quelques minutes, le ciel s'était assombri et il avait commencé à pleuvoir. Bientôt la pluie redoubla en une averse obstinée et la terre grasse du chantier se transforma en une couche de boue où l'on enfonçait jusqu'à la cheville; il était devenu impossible non seulement de manier la pelle, mais même de se tenir debout. Le Kapo consulta le contremaître civil, puis se tourna vers nous: chacun pouvait aller s'abriter où il voulait. Il y avait par terre, tout autour, plusieurs gros tronçons de tuyaux en fer, de cinq ou six mètres de long et d'un mètre de large. Je me glissai à l'intérieur de l'un d'eux, et tombai à mi-parcours sur Tischler, qui avait eu la même idée que moi et était entré par l'autre bout.

Tischler veut dire «menuisier», et c'était le seul nom que nous lui connaissions ici. Il y avait aussi le Forgeron, le Russe, l'Idiot, deux Tailleurs (respectivement «le Tailleur» et «l'autre Tailleur»), le Galicien et le Long; moi, j'ai longtemps été «l'Italien», puis, comme on me confondait avec un autre, Primo ou Alberto indifféremment.

Tischler était donc Tischler tout court, mais on n'aurait jamais dit qu'il était menuisier, et nous le soupçonnions tous de ne pas l'être du tout; à l'époque il

était courant de se faire enregistrer comme mécanicien si on était ingénieur, ou comme typographe si on était journaliste : on pouvait ainsi espérer quelque chose de mieux qu'un travail de manœuvre, sans déchaîner la hargne des nazis envers les intellectuels. Quoi qu'il en soit, Tischler avait été mis à l'établi des charpentiers, et il ne se débrouillait pas mal dans ce métier. Chose rare pour un juif polonais, il parlait un peu l'italien, appris par son père, qui avait été fait prisonnier par les Italiens en 1917, puis interné dans un camp, quelque part du côté de Turin. La plupart des compagnons paternels étaient morts de la grippe espagnole, et aujourd'hui encore on peut lire en effet leurs noms exotiques sur un des colombariums du Cimetière majeur ; des noms hongrois, polonais, croates, allemands ; et c'est une visite qui serre le cœur, à la pensée de toutes ces morts éparées. Son père était tombé malade lui aussi, mais il était guéri.

L'italien de Tischler était amusant et lacunaire ; il consistait principalement en bribes de livrets d'opéra, son père ayant été un fanatique de bel canto. Souvent, au travail, je l'avais entendu chanter « *sconto col sangue mio* » et « *libiamo nei lieti calici* ». Sa langue maternelle était le yiddish, mais il parlait aussi l'allemand et nous n'avions pas de mal à communiquer entre nous. J'aimais bien Tischler parce qu'il ne cédait pas à l'hébertude : il marchait d'un pas vif malgré ses sabots en bois ; il parlait d'une manière attentive et précise, et il avait un visage pointu, rieur et triste à la fois. Le soir, quelquefois, il improvisait un numéro en yiddish, racontant de petites histoires ou récitant des plaintes, et je regrettais alors de ne pas comprendre ce qu'il disait. Parfois aussi, il chantait, et alors personne